

SE FAIRE UN NOM / SE FAIRE UN CORPS

A propos du poète Mathieu Bénézet

1

Les éditions Flammarion ont publié en 2012, dans leur collection Mille & une pages, *Œuvre 1968 – 2010*, de Mathieu Bénézet, mort il y a quelques mois. Le recueil comprend en particulier *L'Imitation de Mathieu Bénézet*, livre paru chez le même éditeur en 1978.

Cette *Imitation* est composée de neuf « Livres » plus une « Epitaphe », alternant poèmes et proses, le tout comme hanté par le fantôme d'une « mère », sans visage. Mettons en exergue de ce travail cet extrait de la prose poétique *La terre le maquille* :

« Elle porte la bouteille d'encre à la bouche, le noir fait le tour de la bouche, le noir salit le tablier, coule des lèvres, voix morte qui se détache de la gorge, la voix-enfant s'épand au-dehors sur le blanc apprêté du papier.

Elle porte une main aux lèvres, elle comprend, elle pleure, le son coule allitérant le monde, oh dis-je donnez-moi du dialogue philosophique ! de l'animal, je fais le chant avec de la peau »¹.

Un extrait retenu parce qu'il rapproche / mêle / entremêle / emmêle déjà, l'encre – le papier, la bouche – le corps – la peau, la voix – le son – le chant : l'encre à la bouche, la voix s'épandant sur le papier, le son qui coule, le chant avec la peau...

Surprenante relation, a priori, entre la parole / l'écriture et le corps : « C'était m'enlever mon corps me retirer la possibilité de me sentir jamais vivre un corps puisqu'en me disant "Ceci est ton corps" on m'engrosse d'un corps étranger, corps sans goût, sans consistance ni forme ni couleur, immédiatement évanoui sous la langue : Qui s'est évanoui dans cette histoire ? »² Nommer / désigner son corps à Bénézet vide son corps de toute vie, ou mieux, le met « enceint » brutalement d'un corps étranger, d'un corps informe que la langue néantise sans délai... Ceci énoncé en une formulation qui, déjà, crée l'équivoque : un « corps étranger » n'est pas forcément un corps ; ce peut être aussi le corps d'une personne étrangère. Qu'est cet acte d'engrosser, un viol, une métaphore ? De même, la « langue » ici est-elle

¹ Mathieu Bénézet, *L'imitation de Mathieu Bénézet*, mélodrame, Livre septième « La terre le maquille », p. 335 du recueil *Œuvre 1968 – 2010*, Flammarion, 2012.

² Mathieu Bénézet, op. cit., Livre neuvième in memoriam, « Qui s'est évanoui "la mémoire de moi" » p. 368.

l'organe buccal ou la langue écrite ou parlée ? La néantisation concerne-t-elle le corps « réel », le corps « nommé » ou Bénézet « lui-même » – autrement-dit s'agit-il d'une chute de ses identifications moïques ou d'un évanouissement subjectif ?

« J'ai tenté moi-même ensuite d'imiter ce geste ; écrivant, je tendais mes livres à chacun en murmurant : "Ceci est mon corps conservez-le en mémoire de moi". La mémoire de moi... roman impossible, je ne sais pas si en tombant j'ai crié ou si j'ai éprouvé la douceur d'être retiré du monde, douceur religieuse que je cherche depuis dans l'amour »³. Parole christique reprise ici pour une impossible « transsubstantiation » du corps dit / désigné en mémorial dédié à Bénézet comme auteur par l'écriture... Mais auteur de quoi, ou de qui ? Geste / parole enfin qui amène un « évanouissement » espéré mystique ?

« La voix d'< elle > coupe le corps-enfant par le travers. Lorsque la langue bat le vide il remue encore les lèvres les couleurs [...] montent jusqu'à la glotte [...]. Il craint que du sable ne sorte ou une huile noire [...] qu'il manie avec difficulté comme un membre engourdi [...].

Et elle lui enveloppe les jambes d'un tissu d'un seul tenant [...]

[...] mais c'est le même *geste maternel* [...]

bouche sans corps qui

parle dans ma bouche

< *morte* >

[...] tu vois les mots façonner ses traits tu attends ses larmes.

[...] à moins que les mains de la sœur morte ne soient là où il y a des blancs dans le texte.

Pourquoi dit-elle [...] »⁴.

–

La « voix d'elle » coupe le corps-enfant, le corps par le travers – de part en part ou en sa bizarrerie ? –, la langue – mais là aussi quelle langue ? – est associée aux lèvres, à la glotte... Cette voix est-elle « le même *geste maternel* », écrit ici en italiques, que cette bouche sans corps » qui parle dans la bouche même de Bénézet. Qu'est une bouche sans corps ? un trou abyssal ? Une parole énoncée ? Une parole proférée ? Une voix qui coupe, transperce le corps de l'enfant ? Une voix qui néantise ? Qui est morte (mot écrit aussi en italiques) ? La mère ? La sœur ? L'auteur ?

Et voici que les mains de la sœur morte recouvriraient / révéleraient des « blancs dans le texte » ! Pour que ces blancs parlent ? Pour qu'ils se taisent ? Les mains de la disparue, les mains désormais immatérielles – dont le geste serait mué en image ou en marque dans la

³ Mathieu Bénézet, op. cit., ibid., p. 368.

⁴ Mathieu Bénézet, op. cit., ibid., *Fragments et variantes*, p. 384.

mémoire ? – ces mains recouvriraient, dans le texte, dans l’écrit, dans l’imprimé, « là où il y a des blancs ». Ces blancs sont-ils du papier ? Des « silences » de l’auteur ? Des silences dans le « corps » du texte ?

Dans la préface d’*Œuvre 1968 – 2010*, Yves di Manno, qui a fait le choix des textes retenus, évoque en ces termes *La Fin de l’homme* qui fait suite à *L’Imitation* : « Parce qu’il touche à l’enfance, ce “roman abandonné” dit peut-être (sans le dire) une partie du secret qui fonde l’écriture de Bénézet : la difficulté de mettre la main sur son propre corps autrement qu’à travers une langue écrite »⁵. Encore l’équivoque... Que signifie « mettre la main sur son propre corps » ? Yves di Manno parle-t-il du toucher ? D’une appréhension symbolique / imaginaire, faisant du corps un corps et de son propre corps un corps propre ? Par ailleurs, une langue écrite est-elle une langue ? Une écriture ? A-t-elle une main ? Comment mettre la main sur son corps par la langue, par l’écriture ? Corps, main, langue, écriture, sont-ils sur le même registre, disons symbolique ? Et si oui, pourrait-on, en parlant du corps, viser, désigner quelque chose de seulement existant ? Ne faut-il pas une dissymétrie, une coupure, qui déjouent l’équivalence écrit – corps ? Une non-équivalence sans laquelle mon corps coule sur le papier ?

Après *La Fin de l’homme*, Mathieu Bénézet écrit *Ceci est mon corps*, publié en 1979. Le texte est sous-titré *Mélange*. Il est placé sous le signe de l’impossibilité de finir...⁶. Même si cet écrit maintient l’alternance prose / poésie, il apparaît comme plus théorique, s’intéressant à la question : Qu’est-ce que la littérature, comment se constitue le discours ? Avec, pour Bénézet se référant à Maurice Blanchot, cette difficulté : « Oui la littérature veut parler et le livre veut écrire, d’où l’inconfort de l’écrivain qui se situe au carrefour (...) »⁷. Cet écrit nous paraît plus théorique dans ses tentatives – faisant écho à Jacques Lacan ou(et) à Marguerite Duras⁸ – d’articuler ce processus créatif – ici cependant de manière qui serait peut-être moins une tentative d’éclairage théorique qu’une tentative de rationalisation, dans une sorte de tentative de ravaudage à rebours d’une béance énigmatique. Avec des aveux qui rappellent les recherches de *L’Imitation* publiée l’année précédente : « J’ajouterais que l’homme est musicalement écrit dans le nom de femme, pris dedans, déjà langagé de cette sorte, phoniquement. Et réciproquement ! » Voici l’homme pris dans la

⁵ Yves di Manno, « La réfutation lyrique », op. cit., p. 16.

⁶ Mathieu Bénézet, *Ceci est mon corps*, in *Œuvre 1968 – 2010*, p. 529.

⁷ Mathieu Bénézet op. cit., p. 544.

⁸ Il rencontre ou lit sans grand doute possible Lacan ou Duras : on est en 1979.

femme, et cette femme est un nom, et cette écriture, ce « langage » est réciproque, phonation peut-on dire en quelque sorte « incestueuse », à l'opposé d'une écriture qui ouvrirait à la féminité, à l'altérité. Le reste de *Ceci est mon corps* ne serait alors, comme dirait Paul Verlaine, « que littérature »...

La tentative de ravaudage a des accents et des mots rappelant Duras et Lacan (mais non leur champ) : « Au “fond” la question serait “Qui ai-je tué ?” ou “Qui vais-je tuer ?” et la réponse serait ce que je nomme le “moi” qui ne serait que le nom du “trou d'origine” par où peut s'entendre le dit du cadavre. Oui écrire »⁹ Dans cette tentative de ravaudage quelque chose a un relief particulier que l'on pourrait appeler la place de la mort, et plus précisément ici, la place du mort, le cadavre, le « dit du cadavre », qui diffère radicalement du « meurtre de la Chose » propre aux articulations lacaniennes de la dimension symbolique. Les allusions théoriques à la psychanalyse jalonnent l'ouvrage ; ne faisant néanmoins pas oublier qu'ici, à moins de se tromper, « (...) tout a lieu dans la tête »¹⁰.

Bénézet nous rappelle que le « questionnement (...) n'appelle pas d'autre réponse que sa relance »¹¹ ; souligne que l'écriture « déchire » qui écrit ; que le « quoi », ce que Levinas entre autres appelle la « quoddité », n'est pas le « qui », – il serait plus exact de dire « qui » – que Levinas appelle la « quiddité » ; souhaite que son nom « devienne » un mot de notre langue »¹²... Pense-t-il à Lacan également ? Là pourtant où Bénézet rêve d'être tout dans le nom, Lacan a d'autres idées en tête. Il demande ainsi en 1968 aux contributeurs du numéro 1 de la revue *Scilicet* de ne pas signer leurs articles, tout en avançant qu'utiliser son propre nom comme « nom d'équipe », « signature collective » est pour lui impossible car « une telle dénomination suppose la couture achevée de la place du sujet dans la configuration signifiante, et qu'elle ne pourrait figurer dans notre champ qu'à obturer ce dont nous devons préserver la béance ».

Mais il souligne en même temps que le nom-même de Lacan est ici « inescamotable », car, et c'est nous qui précisons, il a été rejeté par sa proposition de la Passe faite en octobre 1967 et reviendrait à ce titre dans le réel !¹³

⁹ Mathieu Bénézet, op. cit., p. 545.

¹⁰ Mathieu Bénézet, ibid., p. 548.

¹¹ Mathieu Bénézet, ibid., pp. 549 et 560. Ces questions sont développées de manière précise et éclairante dans le dernier livre de Paolo Virno *Et ainsi de suite, La régression à l'infini et comment l'interrompre*, paru en cette année 2013 aux Editions de l'éclat.

¹² Mathieu Bénézet, ibid., p. 550.

¹³ Jacques Lacan, *Introduction de « Scilicet »*, n° 1, éditions du Seuil, 1968, pp. 6 – 7. Mais l'on pense aussi à l'*antonomase*, variante littéraire de la métonymie, qui consiste à verser un nom propre au registre des noms communs. Lacan lui-même, cite par exemple p. 128 de l'édition du Seuil du séminaire *...ou pire*) : le Littré, le

Proche de Bruce Chatwin évoquant les *songlines* des Aborigènes australiens, Bénézet avance que « le paysage n'est que l'espace métaphorique d'une langue » – sauf qu'une fois de plus il n'y voit quant à lui nulle « faille »¹⁴. Aussi bien ne désespère-t-il pas de retrouver « dans la langue que je parle », « ce “corps de désir” que nous situons dans l'enfance et dans le paysage »¹⁵. Ce « corps de désir » – mais lequel, de qui, et de quel désir – n'est-il pas mythique, toujours déjà à jamais perdu ?

Certes, ce qu'il écrit constitue un roman : « Et, comme dans les romans, les corps ne sont pas des corps, les paysages ne sont pas des paysages, mais – *la langue*¹⁶. La langue ? Quelle langue ? La langue écrite est-elle une langue ? Ne doit-elle pas, pour « prendre corps », être lue, l'écriture, réveillée par la lecture, étant passerelle entre le « corps » de celui qui écrit et le « corps » de celui qui lit ? Un peu plus loin, est-ce un aveu, est-ce une métaphore, Bénézet écrit à nouveau, comme en confidence sur un reste de page blanche : « Ce corps que nous n'avons pas »¹⁷.

Dans son avancée, Mathieu Bénézet en reste, à ce qu'il nous semble, à l'imaginaire – à moins que le pathétique, dans le sens de « souffrant », soit dans le « presque » : « Ce que je vois est presque-moi, ce rien de moi qui gît et s'agite dans mon moi. Qu'est-ce ? »¹⁸ Un « presque-moi » qui fait écho à un « presque-corps » (et à la *buveuse d'encre* augurale¹⁹) :

« [...] Nous avons des traces, lambeaux de papier dans la gorge, comment avaler ? Cela dans la bouche fait un plâtre ; vous voyez sur la page la transparence du plâtre. Presque un corps. Un corps en apposition. Mais je vous l'ai dit, la distance est infranchissable, la phrase est un râclément de matière dans la gorge »²⁰.

Notons d'abord que « râclément » est écrit avec un accent circonflexe sur le a – comme dans « râle » – « râle de la mort » donne comme exemple le dictionnaire !

Robert, le Damourette et Pichon, le Bloch et von Wartburg... Le nom d'un créateur peut désigner également son style ou son œuvre. Ainsi Lacan écrit-il dans le même séminaire, p. 217 : « C'est dans Freud ». Il nous semble que Lacan l'a aussi proposé pour lui, mais nous n'avons pas réussi pour l'instant à retrouver où...

¹⁴ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 573. Le livre de Bruce Chatwin est *Le Chant des pistes*, paru au Livre de poche en 1998.

¹⁵ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 575.

¹⁶ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 576. Les italiques sont de l'auteur.

¹⁷ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 582.

¹⁸ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 595.

¹⁹ *Le Buveur d'encre* est le titre d'un texte encore inédit de Gérard Dessons.

²⁰ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 605.

Mais voici que des lambeaux de papier dans la gorge sont impossibles à avaler. Ils constituent un plâtre dans la bouche, mêlés à quoi ? au souffle ? à la salive ? à une parole qui viendrait ? Et pourtant c'est sur une page que ce papier-plâtre se retrouve comme craché, ici transparent. Ce qu'énonce / écrit Bénézet est un « râ(c)lement » fait d'une matière étouffante, coincée dans la gorge, et qui se trouve, « impossible à avaler », projetée sur le papier du livre : « Presque un corps »... Qu'est-ce que ce « presque » (presque-moi, presque un corps) ? « Nous avons la mémoire de ce qui est mort, ou presque mort »²¹. La mort peut-elle être « presque » ? Le moi, « presque » ? Un corps, « presque » ? Est-ce la mémoire qui écrit, qui s'écrit ? Est-ce « la mémoire de moi » énoncée p. 368 dans *L'Imitation de Mathieu Bénézet* ? Écoutons-le et prenons acte :

« (...) Oui, on a beaucoup parlé de l'exil des poètes mais insuffisamment du trou d'être. Car je est impossible. Votre "je" est impossible. Seul est possible le "je poétique", un "je" anté au cadavre et dont la parole est un désespoir rayonnant, un désespoir presque jubilatoire. Oui : QUELQU'UN EST MORT ICI. Ce qui bouge est la mémoire de son corps. Et la mémoire d'un corps ressemble étrangement à la langue. "Corps intouchable". Corps eucharistique »²².

Quelqu'un est mort...

Et comme, à moins de se tromper, ce « désespoir rayonnant », « presque jubilatoire », entre en résonance avec le concept lacanien de « jouissance » !

« Loin, derrière nous, il y aurait une voix que nous aurions bue. Puis. Nous aurions dit : *Quelle est cette voix, qui parle, au fond de moi [...] Et que je n'entends pas ?* »²³ Quelle est cette voix ? Cette voix bue (cf. à nouveau la *buveuse d'encre*) et bue où ? Quelle est cette voix qui parle au fond de moi ? Et que je n'entends pas ! – Parce que je suis sourd ? Parce qu'elle est silencieuse ? Rejoint-elle, cette voix, cette « voix d'elle » qui coupe de corps-enfant ? Rejoint-elle cette « bouche sans corps », injonction qui néantise, des *Fragments abandonnés et variantes* de *L'Imitation* ?²⁴

« Et combien sommes-nous à rechercher le bonheur d'être sans fin d'une parole, celle, précisément, qui déchirera l'écriture, la démembrera. Car l'écoute de "l'autre parole" ne peut que bouleverser la parole présente : les lacunes ou les blancs sont le roman de celui qui écrit.

²¹ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 605.

²² Mathieu Bénézet, *ibid.* Les lettres capitales sont de l'auteur.

²³ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 606. Les italiques sont de l'auteur.

²⁴ Mathieu Bénézet, *Fragments abandonnés et variantes*, op. cit., p. 384.

Ce roman que vous ne lirez pas – mais qu’il sait avoir écrit »²⁵. Ce « roman de celui qui écrit », niché dans les lacunes ou dans les blancs de l’écriture, est-il un rêve de parole pleine ? Que sont ces « blancs » ? Et ce « bonheur d’être sans fin d’une parole », – un bonheur qui appartiendrait à l’auteur ? Un bonheur qui consisterait pour lui à être ? Un bonheur qui serait sans fin ? Un bonheur qui consisterait pour l’auteur à être sans fin, lui ? Un bonheur qui appartiendrait à une parole qui serait sans fin ? – Ce bonheur n’est-il pas un rêve mortel, le silence-même de la mort : je, rayé de la carte ?

Certes, poursuit Bénézet, « l’écriture est en espace de dérélition », il y a « un trou entre le *je* et le *dire* »²⁶. Mais, cette dérélition est dite *en* espace, et non *un* espace : cette formulation ne peut-elle amener à penser que la dérélition précède l’écriture, qu’elle est celle de celui qui va écrire avant qu’il n’écrive ; que ce n’est donc pas l’acte d’écrire qui va l’ouvrir...

Il y a « un trou entre le *je* et le *dire* », mais ce « je » pour Bénézet est-ce je ou moi ? Est-il entre les signifiants ou au niveau du signifié ? Et s’il s’agit, par l’écriture, de « tenter d’aller “au bout” d’une subjectivité en laissant « passage aux voix diverses qui “te” parlent »²⁷, cette « subjectivité » n’est-elle pas ici objectivée, réifiée, un *ce que* je suis plutôt qu’une *manière*, « l’invention d’un dire », comme la définit en particulier Gérard Dessons dans ses livres *L’Art et la manière* et *La Manière folle* ?²⁸ Comment, dès lors, penser aller au bout d’une subjectivité ?

Et cette « différence », appelée par Bénézet jusqu’à « l’intérieur de chacun d’entre nous », n’est-elle pas un vœu pieux, tout théorique, quand la coupure est imaginée devant soi, à atteindre comme une tranchée au travers d’une route ? – A moins qu’elle ne soit au travers du corps-enfant !

Certes, et certes encore, et au risque de nous faire encore et toujours douter du bien-fondé de notre interrogation, le poète s’interroge sur l’écriture, sur le corps... Sur l’écriture qui est « quelque chose qui profondément ne marche pas » – d’où l’idéal des « livres fragmentés »²⁹.

²⁵ Mathieu Bénézet, *Ceci est mon corps*, op. cit., p. 607.

²⁶ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 609. Les italiques sont de l’auteur.

²⁷ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 613.

²⁸ Gérard Dessons, *L’Art et la manière, Art, littérature, langage*, éditions Honoré Champion, 2004 ; *La Manière folle, Essai sur la manie littéraire et artistique*, éditions Manucius, 2010. Et puisque nous revenons à Gérard Dessons, voici son commentaire du « râclement » (communication personnelle) : « “La phrase est un râclement de matière dans la gorge” est, en tant que rapport du langage au corps, une manière, au sens où, anthropologiquement, toute matière est indissociablement manière. C’est ce “râclement de matière dans la gorge” qui en tant que phrase, est manière spécifique ».

²⁹ Mathieu Bénézet, *ibid.*, pp. 614 – 615.

Sur un corps qui n'est pas, dans l'écriture, « un corps réel », mais « un corps imaginaire »³⁰. Il questionne cette « extrême blessure qui est toujours là, au travers de nos mots, de nos gestes, dans l'amour »³¹ – nous renvoyant une nouvelle fois du travers des mots au travers du corps. Mais ne peut-on faire ici un rapprochement interrogatif entre ces « livres fragmentés », cette écriture démembrée par une parole espérée³², et le « corps morcelé », chez un auteur marqué d'une « extrême blessure » ?

« J'ai la mémoire d'une terre et de corps ensemble. (*Toi qui me parlais.*)

Ce qui demeure de “moi” parmi les décombres, sans visage ni nom *me* ressemble. *Je ne me suis pas quitté.* Je ne puis oublier ni partir. Je dis “je” pour me consoler ; c'est un emplâtre. Je est impossible et, pourtant, il parle ; il prie »³³.

Notre question est la suivante. Mathieu Bénézet s'évertue-t-il à lancer / articuler de nouveaux modes d'écriture (à l'instar de ce qui se passe en France dans les années 60 – 70 également en peinture et en musique) ; ou, comme James Joyce qui écrivit pour se faire un nom, écrit-il pour se faire un corps ?

Ainsi demande-t-il à propos de la peinture : « N'est-ce pas, cela, le geste symbolique de peindre : nous faire la peau ? »³⁴ Avec, à nouveau, ces équivoques : « Se faire la peau » : se tuer, et « se faire la peau » : se faire une peau, une peau et un(e) pot de peinture... Ainsi affirme-t-il aussi : « Le chant nous arrache au corps ; c'est une voix fantomatique, celle d'un corps assassiné »³⁵.

2

MATHIEU BÉNÉZET / VERBATIM ET NOTES DIVERSES

I – Extraits de *L'Homme au jouet d'enfant* (1991) in Mathieu Bénézet, *Œuvre 1968 - 2010*, Flammarion, 2012.

³⁰ Mathieu Bénézet, *ibid.*

³¹ Mathieu Bénézet, *ibid.*

³² Mathieu Bénézet, *Ceci et mon corps*, op. cit., p. 607.

³³ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 618. Les italiques sont de l'auteur.

³⁴ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 643.

³⁵ Mathieu Bénézet, *ibid.*, p. 665.

Les références ajoutées exceptionnellement en italiques sont des associations venues spontanément. Les mentions entre [crochets] sont, dans le désir de ne pas « diagnostiquer », tout en consignait qu'il y a de l'hôpital, des mentions volontairement annexes. Les phrases soulignées nous semblent les énoncés condensant le mieux la confiance – moins « manière de dire » qu'« aveu » – de Bénézet. Ne sommes-nous pas tout au long de ces textes, en présence, souvent difficiles à départager, de cinq discours : le discours conscient, les constructions poétiques, les tentatives de rationalisation, les aveux glissés quasi-subrepticement, et les expressions qui viennent d'ailleurs, livrées comme à son insu par Bénézet ?

1 – Je n'écris pas ce morceau de papier

Page 776 – « Je comprends que nous allons vers rien ».

777 – « Il y eut un éboulement ».

– « Tout disparaît ».

778 – « Silence je suis morte ».

779 – « “Chaque livre une épitaphe” ».

– « Nous naissons avec les défunts ».

780 – « Il n'y a pas de corps ».

781 – « Pas d'enfant, pas d'enfant ».

– « ... pas d'ensemble ; des éléments découpés, disjoints, choses isolées ; et pas d'être vivant. Morceaux ; pas de jalons, des espaces vidés ; pas de centre... ».

« L'oubli que je ne pus oublier fut mon désastre qui démantela ma parole ».

782 – « J'étais morte au-dehors tandis que tu mourais au-dedans ».

– « Bouchant en moi tous les trous par où on accède au monde ».

– « Jamais je ne pourrai taire ce qui hurle en moi. Jamais je ne pourrai taire “l'enfant qu'il n'y aura pas” ».

784 – « La maison du défunt ». Cf. *Souvenirs de la maison des morts de Dostoïevski*.

2 – Histoire de Celle et Pleuré (avec les « personnages » Celle, Pleuré et Roman)

787 – « Nous sommes (...) aspirés du dedans, inconsolables du roman abandonné ». Cf. *Nerval, El Desdichado*.

– « J'avance entre les morts ».

- 788** – « Refais donc, à tes dépens, ce début de roman où tu es mort ».
- 791** – « Tout est une surface unie sans signes ni traces ».
- 792** – « Parce qu'une enfance t'a violé, tu ne peux plus vivre ».
- 794** – « Il n'y a pas de père dans cette histoire : Seul un trou par où surgira Celle qui s'emparera de ton ombre que tu nommes encore moi ».
- 795** – « Une dévastation des yeux aveugles pour finir dans un ruissellement de nuit ».
- « Envahis de destruction ».
- « Personnages créés pour finir ».
- 796** – « Tout est cassé tu me touches tu me tues ».
- 797** – [« Folie (...) dans les jardins de l'hôpital »].
- « J'ai mémoire que, naguère, Anagramme déclara que seul mon nom tu considérais : MAIS POURQUOI CE CORPS QUE JE N'AI PAS ne veux-tu l'aimer de ta bouche et de tes caresses... ». *Anagramme est un « personnage », ici fugitif. Majuscules de Bénézet.*
- 798** – « L'effroi me visita au mitan de ma vie ».
- 799** – « C'est l'encre noire de Méduse que je recrache ». *Cf. la buveuse d'encre p. 335.*
- « ...tu n'étais pas là, et (...) il n'y avait personne derrière la voix qu'ils écoutaient ».
- 800** – « Trou. Le mot est hideux ».
- « ... j'ai à déclarer entre deux vides une nouvelle phrase, incréée ».
- 801** – « Je suis le néant que tu t'adresses à toi-même ».
- 802** – « La confusion d'une descendance inconnue ».
- « Une énigme en un miroir : le commencement ».
- 804** – « Le désastre précède ».
- 806** – « Dans l'enfant mort ».
- 807** – « Il n'y a jamais de commencement ».
- 809** – « Je suis dans l'attitude d'un homme qui sait qu'il fut à lui-même une erreur, une errance ». *Cf. Lacan Les non-dupes errent.*
- « Je vais seul trop tard dans le roman toujours non écrit ».
- 810** – « Ce fut simplement un dire dont la prononciation même était le sens ».
- « Le dedans est inhabitable ».
- « L'hier inhabitable ».
- 812** – « Je ne suis plus visible à l'œil ». *Au doigt et à l'œil ?*
- 813** – « ... jusqu'à la ruine de la mort où ils inventèrent mon nom... » *Ici le nom choisi par Bénézet pour un nouveau « personnage » est « Namor ».*
- 814** – « ... partagez-moi je ne puis supporter une langue sans hommes ».

– « Tu dis : Je comprends l'enfant. Mais tu ne peux répondre à la question : Existe-t-il ».

815 – « Je m'étais mourru ».

816 – « Une mort peut-elle finir ».

– [« L'asile où était la mort à l'intérieur ».]

– « Il dit le mot est mort ».

820 – « Il y a un temps infini que ceci s'est passé. Avant même que je te connusse ».

822 – «... regarde Celle, un corps sans entrailles, il n'a jamais parlé, il n'a jamais écrit... »

823 – [« Après la sortie de l'hôpital. Ça fait pas une maison un hôpital... »].

825 – « J'accepte d'endosser les nécessités, les mêmes, internes de nos cendres. Toutes nos cendres présentes, passées et à venir ».

– « Un cercle noir un cercle noir un cercle noir la chose est hideuse ». Cf. « *Trou. Le mot est hideux* » p. 800.

– « Je n'ai pas su remettre à l'intérieur ce qui fut dedans ».

– « Je me souviens d'une route qui a basculé ».

– « Tant de fois ai-je dit langue pour ne pas dire mort ».

826 – [« ... le même pavillon où était la mère folle (...) je dois devenir fou et cacher tout cela une longue dégradation de la vérité l'histoire d'un pourrissement... »].

3 – Quelques hommages à la voix de ma mère (avec les « personnages » du vieillard, de l'enfant – *seraient-ils Mathieu et Henry Bénézet, cet Henry dont Mathieu repris le prénom dans ses deux premiers livres ?* –, de la femme, de Louise, d'un consommateur et des hommes).

838 – « Je vais me mourir ».

– « Maman, je veux me mourir, maman ! »

839 – « Je t'ai dit que j'arrive alors, maintenant, tu me laisses tranquille ! » *Réponse de la femme (dont il n'est pas précisé que c'est la mère) à l'enfant.*

841 – « J'ai fait caca par le trou du zizi de mon papa ».

855 – « Ce qui bouge en lui est l'abîme de la femme ».

859 – « Non, je n'ai pu l'oublier. C'est en moi, je n'ai jamais pu respirer sans cette douleur ».

4 – Il, c'est avant...

867 – « C'est mort ; enfoncé. Fermé. Refermé ».

– « Il ne peut plus rien concevoir. Des jeux de papiers. Pauvres jeux ».

– « C’est sans fin, sans pitié, une convulsion, un bombardement, une destruction, un étouffement. La guerre ».

– « Un effondrement du dedans », « un long écoulement de terreur », « disparaître ».

– « Entre ses dents serrées sur le vide, le vide, il marmonne : “le suicide de...” C’est sa seule phrase. Une incantation ».

– « Ça dit rien. Il dit ces mots, il suce leurs lettres, hébété, hagard ».

– « Il, c’est avant, il va hurler ».

869 – « Pas d’importance. Pas de sens ».

– « Creux : déjà l’espace à venir de la tombe ».

– « Je ne sais pas ma vie sortez il n’y a pas d’entrée. Il est face au miroir entraîné tout entier ».

– « Divise-moi. Dévore-moi. Sépare-moi ».

870 – « Il veut voir les mots, rien que les mots et dedans le trou noir, le trou du noir. Le noir du trou. Du cratère. C’est ça ma vie que je me dis qu’il se dit une vie dans le trou. En faisant en sorte que tout aille dans le trou ».

871 – « Toujours au-dedans, dont il sait que ce n’est pas le dedans, toujours il se sait absent ».

872 – « C’est avant avec une folle et des objets lointains plongés dans l’obscurité ».

– « Lui-même est un rêve qui le mène à marcher. Un cauchemar. Rien ne s’empare de lui. Le vide ».

– « Dans le vide, froid. Il charrie une image qui le représente avec netteté : la Douleur. Un corps décomposé noyé glacé avec un creux horrible comme mangé par les rats en l’emplacement du cœur. La mort effondrée en elle-même de tant d’horreur. Ce trou horrible cavité. Vide-creux. Détresse. Il marche. Il n’est rien. Ni ce qu’il voit ni ce qu’il imagine. Il n’y a pas d’autre objet qu’un objet imprononçable. Pas d’autre image que celle de la douleur. Personne ne le voit ».

873 – « Comme il prend peur et ne sait pas, son propre nom part. Son propre nom s’en va. MON PROPRE NOM S’ENFONDRE ». « *S’enfondre* » est bien le verbe utilisé ici, contraction de « s’enfoncer » et de « se fondre » ?

– « JE VOUS LE DIS : Il n’y a pas de morts pour son nom vivant qu’il a oublié ».

874 – « Creuser avec les mots (...). Pratiquer un trou ».

875 – « Pour lui ce fut une histoire d’attendre. Ce qui, une fois de plus, n’eut pas lieu ».

– « Déjà, il ne voit plus qu’avec la première lettre de son nom. Celle qu’on lui a abîmée, celle qu’ensuite on lui a soignée. Songeant à la détruire totalement, l’anéantir ».

– « A son tour d’accomplir l’acte. Car la première lettre détruite, toutes les autres suivront d’un même mouvement et s’abîmeront éternellement ».

– « ... souvenir d’un désir qui ne rencontra qu’une carcasse morte ».

– « Trou abominable par où tout crève ».

– « Rien n’a de consistance ».

877 – « On descend des escaliers qui ne mènent nulle part ».

– « On doit marcher sur de la cendre, des tombereaux de cendres qui crissent sous les pas, et les pieds glissent, se dérobent et le corps tombe, bouche en avant, dans la cendre ». *Dans « Tombereaux » le mot « tombe ».*

878 – « A l’instant où il tombe, à l’instant où il chute vertigineusement, où il part, où quelque chose de lui n’est plus et qu’il reconnaît encore pour lui qui n’est déjà plus lui. Il se quitte. Ce qui faisait qu’il était le quitte ».

– « Ô, fantôme apeuré, hagard, le nom est parti, il n’existe plus, un souvenir ».

– « Où est-ce. Où suis-je. Où est-ce. Ici. Mais qu’est-ce ? »

879 – « ... jamais, vomir jamais (...) le vide, vomir le vide ».

– « Il a perdu jusqu’à l’âme de son âme ».

– « Toujours pas de sortie ».

880 – « Car je suis un mort terminé par la langue ».

– « Avec les pieds avec la bouche il est peintre de la douleur. Avec les mots des autres. Mots pestiférés. Qu’il lui faut avaler, mettre dans le ventre. Où toutes les choses sont sans lumière, inchangées, agitées uniquement de noir, sans contours, mornes, accélérées, englouties, insignifiantes. Eteintes. Glacées. Plâtre ».

881 – « Il est en lui comme deux personnes distinctes. (...) Ces deux figures attachées l’une à l’autre qui sont lui en un, inextricablement. Comme un enfant décédé attaché sur le dos, sur son ventre, à la place du sexe, à la place de la voix. Et comment habiter ici. Comment loger ici. Où se reposer. Dans quel corps. Deux ombres convulsivement appariées, enlacées face à l’effroi, peuvent-elles jamais se reposer ».

– « Il hurle : VOYEZ CELA. VOUS DEVEZ VOIR L’ACCUMULATION DE LA MORT ». *Les majuscules sont de Bénézet.*

882 – « L’absence même lui laisse entrevoir une étouffante armée de supplices debout, noir orgueil quand revient le soir et qu’il ne peut distinguer 1 signe dans les gestes ».

883 – « Un mauvais commencement avec les mots »

– « Il hait ce qui va naître (...). *Car plus gravement c’est presque la fin d’une enfance comme une menace de suicide* ». *Les italiques ici sont de Bénézet.*

– « Une chose perpétuelle l'ensable. Une chose perpétuelle ne parle pas. Une chose où tout brûle, où tout est réversible. Qui ne répond pas. Ne s'ouvre pas ».

– « Il hurle : "Qui me donnera à moi-même" ».

– « Une voix tombe sur lui ». *Une voix-tombe ? Cf. Freud : « L'ombre de l'objet tombe sur le moi » ?*

884 – « Contraint par une voix impitoyable il est dans l'abîme ouvert à tous les vents, toutes les morsures où rien ne commence. Où tout est sans figure, vertigineusement, sans pouvoir de mettre un terme au supplice que lui inflige la voix qui tombe d'un regard mort ».

– « Il ne peut que hurler. Quelque chose à voix plus basse. Il ne peut ni poursuivre ni oublier. Dans l'obscurité, alors que l'empan de la voix ne cesse de marteler, il ne peut que prononcer, d'une voix qui s'adresse à personne, quelque chose à voix plus basse. C'est le seul événement qui ait eu lieu sous la voix qui tombait sur lui. Où l'intime enfant bougeait, signifiant qu'il pouvait encore arriver. Ce fut cela à défaut de mourir. Ce fut cela à défaut de vivre ».

– « Mais c'est avant, sous la voix du dehors. Quand il descend l'escalier très bas et très loin. Spectre — d'une figure sans nom, d'une figure sans yeux, toujours la même dans le puits. Celle qui pouvait arriver et qui n'arrive pas. Et toujours cela recommence. Comme cloué sur place on cherche une issue avec la démesure d'être sans langage et frappé aux yeux et au front par la loi d'une voix soulevée de meurtre ».

885 – « "... Chaque corps est un simulacre seul". *Car il fut dans un état que traduisent ces mots : Ni avant ni après la naissance* ». *Les italiques sont de Bénézet.*

887 – [« Je sais. Hôpitaux. Asiles, Prisons, Voitures. Tombes. On ne peut pas aimer »].

888 – « Ça n'a pas de sens ça n'a pas de mots ça crie. La fin crie ».

– « ... l'âme errante ».

II – Extraits de *L'Océan jusqu'à toi, rime, 1994, op. cit.*

919 – « tu as vu le dernier mot / marqué d'un tréma mais la vie / n'y était pas ». *Cf. « r̄aclement » ? Bénézet mentionne dans ce poème la lettre comme lettre présente dans un « rejointoiement » (Trak / Trakl p. 906) et le tréma comme marque spécifique (p. 922 et 925). Déjà il avait remplacé un mot par un chiffre (exemple dans L'Homme au jouet d'enfant. p. 882). Il avait aussi parlé auparavant de « la première lettre détruite » (ibid. p. 875).*

III – Extraits de *Marges d'un océan, poèmes détachés*, 1994, op. cit. *Poèmes détachés, pièces détachées, corps morcelé ?*

998 – « Quand le temps même est retiré ».

1002 – « Toute la nuit / j'ai lu Nul homme ne se / reflétait dans les mots ».

1003 – « Nulle restauration n'est possible ».

1005 – « ... on dirait quelqu'un, *ce n'est pas moi...* » *Italiques de Bénézet.*

1008 – « Derrière les portes il n'y a personne / nul corps à protéger Paroles / exténuées ».

1016 – « L'avenir a cessé ».

1017 – « Mais déjà la cendre t'habite ».

IV – Extraits de *Détails, apostilles, extraits*, 1998, op. cit.

Ce recueil est jalonné de manière foisonnante, et comme parasité, d'équivoques entre les lettres et les chiffres – par exemple [l] et [1], [cet(te)] et [7] –, de majuscules italiques en ouverture de mots, on y rencontre même le symbole Δ (p. 1037). Le signe graphique [•] ou des signes de ponctuation [.], [,], [:], [-], [\] ouvrent ou scandent les phrases quand des blancs ne les caviardent pas, des lettres seules semblent prendre valeur signifiante. L'écriture horizontale, de gauche à droite, s'accompagne à l'occasion d'une écriture verticale dans l'une des marges ou les deux, ou de la mention de toponymes dans la marge de gauche. Procédé, construction, artifice d'écriture, tentative de rationalisation formelle ? Confiance en une sorte de pythagorisme, d'ésotérisme des nombres ? Atomisation de l'écriture ? Le texte lui-même se déboîte parfois des marges et paraît près de tomber hors de la page. Quelques expressions de Lacan ou repris par lui, voire de Robert et Rosine Lefort sont reprises et le nom de Lacan mentionné (p. 1072, 1078, 1082, 1095, 1104, 1109 et 1119). Le signe opératoire [+] remplace le mot « plus ». Il est fait mention de Freud (p. ex. p. 1109).

1089 – « nés du sans. fond (...) nous sommes / sans postérité ».

1098 – « Je fus petite fille ou petit garçon ». *Un thème récurrent dans l'œuvre de Bénézet. Difficulté par rapport à la différence des sexes ?*

– « J'ai choisi de comprendre ma peur ».

1099 – « Je me recule face à une séparation inaccomplie ».

1108 – « Le crime est ancien : *il faut préciser l'évanouissement* ». *Italiques de Bénézet.*

– «“toi”, la lettre manquante ».

1109 – « Aucun lieu (...). Aucun lien ».

1135 – « Œil qui nous fragmente ». Cf. p. 812 « *Je ne suis plus visible à l'œil* ».

V – L'Aphonie de Hegel, 2000, op. cit.

Notons que Lacan se réfère aussi activement à Hegel. Les barres [/] signalent un passage à la ligne.

1152 – « Je ne suis pas poète mais un verbe inhumain dans les pensées / de tous les jours ».

1153 – « Tout / l'inconnu d'un enfant que nulle mère n'a initié s'agite en moi ».

1155 – « ...elle est l'impératif qui se tait ».

– « Je sais maintenant que j'ai imité un poète que je ne suis pas ».

1156 – « On ne peut nommer cette manière unique d'être / intraduit pour soi-même dans le secret d'une langue étrange / que l'on sut d'être venue et repartie, elle, qui eût pu te contenir / entièrement jusqu'à l'ultime goutte sensée-insensée ». *Tentation du Tout, mythique ?*

1158 – « C'est comme si j'étais au beau milieu de la catastrophe / et ne sache où aller ni ce qui pourrait prendre figure de / traduction dans la confusion ».

– « ...une essence perdue qui ne parle / plus ».

1159 – « le leurre sans arrêt / de toute parole humaine ». Cf. *Lacan Les non-dupes errent, et aussi le sentiment d'imposture dans la psychose ?*

1161 – Car rien ne / paraît sensiblement Tout est dans la composition des mots / avec leur sens de traduction Et le poème ne ramène rien / à soi si ce n'est l'ordre du texte ». *Les mots ne « mordent » pas sur le réel, ou bien Bénézet regrette qu'ils n'opèrent pas magiquement ?*

1162 – « ... ô moi / impossible moi dont l'ombre est informulée... »

1165 – « Ainsi tu entendras / j'espère que je ne veuille plus satisfaire à l'apparence du sens ».

1166 – « Car l'intuition réelle ne peut atteindre le monde tangible ». *L'intuition : non ; la sensation : oui ?*

– « Oui Quand bien même l'esprit du poème enfonce les mots en toi / Il ne suggère que lui-même satisfait à une apparence où je crus longtemps reconnaître une forme d'existence ».

1167 – « Il me souvient avoir cherché une figure / au bord extrême du visible qui me dissimulât le non sens / et la destruction. Oui je me souviens d'avoir cherché une figure qui fut de pleine et manifeste lisibilité ». *Visible = lisible ?*

1171 – « Et chaque fois que j’y repense que je repense aux lilas comme à ma vie d’hier je peux croire que la matière même / parla et je mesure à quel point elle fut nue et s’est transmuée / en une déchirure constante ».

1172 – « ... la *videvie* ... » *Néologisme repris p. 1184.*

– « ... l’intuition des sens ». *L’intuition = une sensation ?*

1173 – « Sans doute / es-tu toujours trop pénétré de l’intuition d’une visibilité / extrême pour perdre définitivement sous ton regard ce que tu crus / enchâssé dans le vers et dans l’ordre des mots ».

1176 – « ... cette parole coupée inaccouplée inassouvie / que nulle forme ne recueille que nul sens ne traverse n’irrigue ».

1177 – « Car cette parole dissociée dont la traduction serait / plus violente que le malheur et l’effroi / n’existe pas... »

1178 – « ... silence (...) dépeuplé ».

– « désastre ».

1179 – « ... signe brisé / (...) la mémoire du sens s’est mutilée ».

– « Je n’avance plus et je piétine une langue / dont le corps a coulé ».

1180 – « Oui j’ai tenté de forcer un passage... »

– « Et je ne sais plus quelle enfance j’ai perdue / si jamais je l’ai vécue ».

– « Maintenant je ne m’accompagne plus ». *Cf. le titre même L’Imitation de Mathieu Bénézet ?*

1181 – « Et maintenant que me voici désarmé / simultanément sans structure voilà que toute la ligne matérielle / toute la ligne spirituelle se confondent ».

1183 – « Existe-t-il un être poésie / peut-il constituer une visibilité... »

1184 – « dans l’ignorance du malheur qui atteint l’âme définitivement / la coule dans un bloc carcéral la suicide... » *Cf. Schreber « le meurtre d’âme » ?*

1185 – « ... les traces sont fausses infiniment fausses de ce qui n’a jamais fait / de ce qui ne fut jamais Nul symbole / de l’éphémère n’éclaire le vivant de la catastrophe ».

1186 – « *Ma dernière lettre / est irrémédiablement perdue* ». *Italiques de Bénézet.*

1190 – « Seule l’intimité d’un corps spirituel demeure sous les mots / et les pensées C’est te dire que la preuve poétique est à jamais / dérobée introuvable ».

VI – Images vraies, 2003, op. cit.

Cet écrit est marqué par l'introduction, autre que très exceptionnelle, non d'interrogations, mais de points d'interrogation (et plus souvent, de points). Cette lecture retient ici plutôt des signifiants que des phrases ; parmi ceux-ci, certains se répètent plusieurs fois tout au long du texte.

1193 – « C'est comme si j'étais l'ombre de la ruine d'un parc ».

1194 – « Ça fait comme si le son était coupé ».

1195 – « Stupeur », « égarement », « fantôme », « ombres », « destruction », « en friche ».

1196 – « Comment discerner la réalité du rêve ? »

– « épuisement », « dégradation ».

– «... avec le sentiment des choses qui passent il y a les choses qui passent ». *Les « choses » = leur « sentiment » ?*

– « Il y a un autre monde derrière ton regard que je ne vois pas ». *Un regard ici sans intention un regard ici sans désir ?*

1197 – « Le désastre sous la bataille ».

1198 – « Toutes les mortes de ma lignée lavent leur sang dans mon sang... »

– « Immeubles vidés », « objets pantelants, asphyxiés, convulsifs », « silences », « immeubles exsangues ».

1199 – « Chaviré, « pillage », « fin du monde », « sac poubelle », « vide-ordures », « vides ».

– « Qui vois-tu quand je suis absent ? »

1200 – « Désert », « artificiel », « solitude », « faiblesse ».

– « Vous avanciez dans la rue, sans maisons ni boîte aux lettres. La rue du cimetière ». *Si « maisons » est au pluriel, « boîte aux lettres » est au singulier.*

– « Des mots non vécus... »

1201 – « Un noir à l'écran », « une déprogrammation programmée ».

– « Rien n'est à sa place, ni les sépultures, ni les corps, ni les jardins ».

– « Défaillance ».

– « Quelqu'un aurait posé, déposé son regard sans retour. / Quelqu'un aurait élargi les distances. Une saignée brusque ».

1202 – « Chimères », « invisible », « déchiquetées », « déchirées », « maison inhabitée », « pâleurs », « perdant pied chaque jour davantage », « une ébauche ruinée ».

– « Comment voir l'intimité de voir ? »

1203 – « Je me fais jamais née ».

1204 – « Il n’y a pas de regards dans les miroirs ».

– « Une surimpression. Les photos ne représentent rien. (...) Je ne vois pas les portraits dans la vitrine du buffet. Où sont-ils ? Et leurs corps ? Leurs âmes ? Le sentiment de tomber ». Cf. p. 878 « *Où est-ce. Où suis-je. Où est-ce. Ici. Mais qu’est-ce ?* » ?

1205 – « À douleur », « rupture », « vide », « miroir à alouettes », « embarcation qui manque couler ».

1206 – « Etouffement », « déchéance », « descellement ».

– « Il faut abîme, néant, vacuité, inanité.

– « Un fracas informel, abstrait ».

– « Des signes verbaux et non des gestes de contact ».

1207 – « Comment remonter le temps où je ne fus jamais, qui a commencé et ne s’achève pas, ne peut pas finir ? ».

– « Terrible succion des dedans qui morcelle et avale quand tu fermes les yeux ».

1208 – « N’oubliez pas, on voit un regard tout de suite, sinon jamais ». *Le regard du désir ?*

VII – Médée, pièce de vers, 2005, op. cit.

« *Pièce de vers* »... *Il s’agit de vers libres, à moins que ces vers ne soient des asticots... Dans la mythologie, Médée tue son frère pour protéger la fuite de Jason et des Argonautes. Ceux-ci ont dérobé, avec la complicité amoureuse de Médée, la Toison d’or, détenue jusqu’alors par le père de cette dernière. Médée a des fils avec Jason. Mais celui-ci décidant de la répudier, elle tue alors sa nouvelle femme, puis ses propres enfants, avant de prendre la fuite... L’histoire est plus complexe encore, et riche de meurtres et autres démembrements. Médée est aussi une ville d’Algérie, ce qui n’est pas sans importance pour Bénézet, et dans sa vie (la guerre d’Algérie en lien avec l’évocation de son père – et sa mère³⁶) et dans cet écrit même. Nouveaux emprunts à Lacan (p. 1211, 1213, 1218 et 1231).*

³⁶ Cette évocation est dans *Homme au jouet d’enfant*, p. 794, op. cit., sous forme du récit d’un rêve-clé qui n’est pas sans rappeler le rêve de l’Homme aux loups, par la charge de jouissance qu’il comporte et l’importance des yeux dans la scène décrite. « La nuit dernière, raconte Bénézet, j’ai imaginé mon père faisant la guerre d’Algérie ; c’était plein de cadavres, de tortures. Des femmes algériennes gémissaient, pleuraient ; les larmes humectaient leurs voiles que, parfois, elles dilacéraient avec les dents. Je n’ai vu que la couleur de leurs yeux qui perçaient le rêve. L’iris noir comme aux yeux de ma mère. J’ai dû crier, car Celle aux draps blancs m’a éveillé, elle a passé ses doigts d’un rose dans mes cheveux. Etoupe gracieuse (sic) de son corps. Elle devina que le roman toujours non écrit me tourmentait. Je lui ai parlé de Roman et d’une pièce de monnaie que j’avais entrevue dans un autre rêve. Tout cela n’a pas de sens, hormis de constituer une tragédie du désert. (Il y manque la présence d’un fleuve ou d’une fenêtre.) » Une fois encore la mention ici d’une fenêtre est troublante. S’agit-il

- 1211** – « ... un être en proie à l’inhumanité... »
 – « étrangère à elle-même comme à autrui ».
 – « Figure de l’excès que l’ON doit enfermer ». *Majuscules de Bénézet.*
- 1212** – « ... une âme errante... »
 – « ... elle est proprement l’inaccessible figure de “ma” mort ... »
 – « ... elle s’oppose aux liens de parenté... »
 – « ... le fantomatique entre les hommes... »
- 1213** – « Avec cette question récurrente : Que signifie le geste de couper le fil des filiations, le fil générationnel, des ascendances et descendances ? »
- 1216** – « Quand ils s’éloignaient / et nous laissaient aux douleurs [de l’enfantement] Les ancêtres / ne répondaient plus ».
 – « Ma peine était à son commencement / Je pressentais son agrandissement / et son élargissement ».
 – « ... une figure de deuil... »
 – « Mon esprit est saisi par l’idée d’un chagrin ».
- 1219** – « On la dirait aimantée par un crime ».
- 1220** – « Quelque chose s’est broyé dans cette maison (...) / Quelque chose qui était / à hauteur d’une femme ».
- 1223** – « ... ça remontait une destruction... »
- 1226** – « ... tu es tributaire / d’un écroulement en toi... »
- 1227** – « Ta parole est comme une rivière à sec que je n’entends plus ».
- 1228** – « Il n’y a en moi nulle intrigue mais une terrible débâcle ».
- 1229** – « ... je redoute un désastre... »
- 1231** – « Ô femme consternante sous les décombres nul / ne peut bâtir ni chanter ».
- 1232** – « ... où je m’abîme l’abîme t’avalera... »
- 1235** – « Ta parole est hantée ».
- 1237** – « Tu es obscurcie Médéa inhabitée... »
- 1238** – « ... une enfance / enfance en arrière comme une enfance en / arrière terrible refermée close sur ma destruction ».
- 1239** – « Mais de toute part tu es surpassée par la haine / que te vouent ceux dont tu refuses le mensonge ».
 – « Je cherche une porte qui ouvre ma destinée à une descendance ».

d’une référence à la fenêtre qui s’ouvre brutalement dans le rêve de l’Homme aux loups transcrit par Freud ? Bénézet regrette qu’elle manque dans son rêve...

1253 – « tu vas tout droit au vide absolu ».

1255 – « ... mes chéris / Je déchire... »

1256 – « ... une malédiction est sur moi ».

– « ... votre père / a tout sali tout anéanti tout exterminé ».

– « La naissance est parfois l'annonce d'un malheur ».

1260 – « Je mourrai de ta mort ».

1262 – « Le crime dans une même famille / souille à jamais la descendance ».

– « Pitié ! Qui appeler ? Ma mère veut me tuer ».

– « Je dois intervenir au nom du devenir des hommes / une mère ne peut pas assassiner sa progéniture ».

1263 – « Tu entasses le malheur sur la ruine ».

VIII – *Poèmes pour ne pas (finir)*, 2004 – 2010, op. cit.

Cet écrit est le dernier de Mathieu Bénézet Œuvre 1968 – 2010 avant les Annexes comprenant la bibliographie et les textes de Louis Aragon, Jacques Derrida, Philippe Lacoue-Labarthe, Bernard Delvaille, Frank Venaille, Roger Laporte, Xavier Maurel, Isabelle Garron et Bernard Noël.

1307 – « comment jucher le vide sur 1 socle | ». *Le « I » est de Bénézet.*

1308 – « • ne pas laisser le dernier mot au non-sens... Qu'est-ce qu'1 "désastre arrêté" | ».

1311 – « Je vis 1 rêve commencé, à la traîne de la mort, avant que de naître, / je vis 1 rêve ».

Charles Greiveldinger-Winling
31 octobre – 11 décembre 2013